

Léonora Miano, *L'Autre langue des femmes*, Paris, Grasset, 2021, ISBN: 9782246824633, 253 pp.

Depuis son premier roman *L'Intérieur de la nuit* en 2005, Léonora Miano n'a cessé d'écrire, principalement des œuvres de fiction comme *La Saison de l'ombre* récompensée par le Prix Femina en 2013. Parallèlement, l'auteure camerounaise a progressivement nourri sa production de travaux plus théoriques, plus réflexifs. Ses premiers pas dans la non-fiction l'ont menée à recueillir certaines de ses conférences dans *Habiter la frontière* (2012), puis *L'Impératif transgressif* (2016). Et après un monologue sous forme de chant avec *Ce qu'il faut dire* (2019), elle s'est enfin décidée à publier des essais : *Afropea. Utopie post-occidentale et post-raciste* (2020), puis *L'Autre langue des femmes* (2021). Chacun de ces textes reprend, reformule et précise des thèmes qui hantent toute son œuvre: l'identité, perçue dans son aspect malléable et fragile; l'être noir en France, immigré ou Afropéen; les relations entre dominants et dominés et leur histoire commune; l'espace qu'ils habitent, partagent et se disputent. Dans ces travaux, ce n'est pas à un simple état des lieux que nous convie Miano. Certes, le portrait qu'elle dessine du présent prend les tonalités sombres des titres de certains de ses romans comme *L'Intérieur de la nuit* (2005), *Tels des astres éteints* (2008), *La Saison de l'ombre* (2013) ou encore *Crépuscule du tourment I et II* (2016 et 2017). Néanmoins, le bleu de ces spleens, celui de *Blues pour Elise* (2010), s'oppose aux *Aubes écarlates* (2009) et à la *Rouge impératrice* (2019); une couleur qui semble inaugurer le *Contour du jour qui vient* (2006). Les essais de Miano, sous toutes leurs formes, se présentent comme une invitation à construire un à-venir, au sens de Derrida, plus éclairé; un monde *Red in blue* (2015) ou vice-versa, sous le signe de l'hybridité culturelle.

Avec *L'Autre langue des femmes*, son essai le plus récent, l'auteure semble reprendre à son compte ce qu'elle engageait les auteurs et historiens subsahariens à faire dans *L'Impératif transgressif*: partir à la conquête de leur histoire en inventant une nouvelle façon de se raconter. Dans une démarche qui ne va pas sans rappeler le courant transdisciplinaire de la décolonialité, dont les principaux instigateurs se trouvent en Amérique du Sud, Miano

s'interroge sur la construction d'un discours de l'Histoire du continent africain subsaharien et, plus concrètement, celui de l'Histoire de ses femmes. Toutefois, elle ne se limite pas à remettre en cause une écriture ethnocentrée de celle-ci: son essai s'aventure à construire un discours décolonial en retissant cette autre Histoire, délaissée et méconnue. Et pour cela, Miano cherche une langue capable de regarder le passé avec d'autres yeux, ce qui pour elle s'avère essentiel afin de reconstruire le présent en ouvrant un espace de réflexion capable d'influer sur l'écriture du futur.

Élaborer une autre langue des femmes à partir d'histoires subsahariennes est un premier pas vers cet objectif. Ces récits seront proposés ici dans un souci de partage, mais aussi pour en faire des supports de réflexion et aborder, à travers eux, divers sujets se rapportant au vécu des femmes (p. 65).

Ainsi, Miano entreprend-elle de réactualiser les histoires des femmes. Dans le contexte de l'essai, il n'est plus question d'imaginer des personnages, mais d'emprunter au mythe, à la légende et à l'histoire, des figures féminines du sud du Sahara. Ne prétendant pas à l'exhaustivité, elle choisit pour son livre des femmes qui lui permettent de démontrer l'importance de prendre en considération cette autre histoire et aussi d'exemplifier comment il est possible de la réécrire.

Mali, Rwanda, Angola, Bénin, Cameroun sont quelques-uns des pays dans lesquelles Miano emmène ses lectrices et lecteurs; des pays dont elle précise souvent qu'il ne s'agit que de leur nom actuel, rappelant l'existence d'un territoire d'avant la colonisation aux contours bien distincts. Ce va-et-vient géographique se double d'allées et venues temporelles. *L'Autre langue des femmes* traverse toute l'histoire de l'humanité depuis l'époque précoloniale jusqu'au XX^e siècle. Quand elle le peut, l'auteure situe ses héroïnes à des moments concrets de l'histoire, en précisant leur siècle, voire des années importantes de leur destinée. Quand elle ne le peut pas, elle note simplement si l'histoire racontée date d'avant ou pendant l'époque coloniale. Miano ne parvient pas à s'affranchir totalement de notations temporelles marquées par l'ère Chrétienne. Néanmoins, une note en bas de page de l'auteure, qui renvoie à l'expression "Moyen-âge", précise que celle-ci "comme celle de siècle, n'existe pas dans la pensée subsaharienne précoloniale" (p. 92). Les siècles et les années alternent dans *L'Autre langue des femmes*, mais la chronologie éclatée que propose Miano n'est pas dans la continuité d'une vision de temps linéaire, propre au monde Occidental. Bien que la chronologie ne soit pas linéaire, les premières figures qu'elle convoque plus largement, appartiennent au mythe, à l'histoire précoloniale, comme Ekwa Mwato du Cameroun, Mawu du Bénin ou la femme sans nom du Rwanda. Par la suite, les siècles et les époques alternent au rythme des mythes, des légendes, de l'histoire et au rythme des choix de l'auteure et de ses réflexions, même si la dernière partie se centre sur des mouvements collectifs du XX^e siècle. Cependant, pour clore son essai, l'auteure se plonge à nouveau dans le passé ancestral évoqué par la

référence à certains rites pratiqués par les aïeules et aujourd’hui disparu. Dans ces allées et venues temporelles et spatiales, faites de reprises et de rapprochements, Miano tisse sa propre histoire des femmes subsahariennes.

L’originalité de Miano n’est pas d’inaugurer un domaine de recherche puisqu’il existe déjà, même si minoritairement, et son dessein n’est pas à proprement parler historique, bien que l’histoire soit sans cesse convoquée. Quelques femmes sur lesquelles elle se penche ont déjà fait l’objet d’études comme la princesse zoulou Mkabayi KaJama (XVIII^e et XIX^e siècles) qui devint régente de son pays alors que son sexe et sa gemellité l’écartaient de ce poste ou encore la reine Abraha Pokou (XVIII^e siècle) qui, fuyant les guerres de son territoire, mena son peuple de l’actuel Ghana vers l’actuelle Côte d’Ivoire. Les références bibliographiques se retrouvent dans les notes de l’auteur en fin de volume et ne sont pas reprises dans une bibliographie finale, qui manque au lecteur. Léonora Miano, on le voit, ne ressuscite pas des figures oubliées – bien que souvent méconnues. Elle interroge les représentations de certaines de ces protagonistes, reines guerrières, qui au fil du temps se sont érigés en symboles nationaux, comme la Nigérienne de l’époque précoloniale Moremo Ajasaro (XII^e-XIII^e siècles) qui résista aux invasions de peuples voisins ou encore la conquérante Amina de Zaria (XVI^e siècle) de l’actuel Nigeria, et Njinga Mbande (XVII^e siècle), princesse de Ndongo, l’actuel Angola, qui tint tête au Portugais.

En fouillant dans la tradition orale, les notes de voyageurs, quelques écrits de colonisateurs et travaux de recherches, elle fait le portrait d’héroïnes en interrogeant sans cesse les récits qui se sont construits autour d’elles et qui les ont construites. Si pour ce faire, elle mélange mythe, légende et histoire, c’est toujours en connaissance de cause, consciente que mythe et légende, selon la tradition occidentale, diffèrent de l’Histoire. Mais dans la langue douala – qui est l’une des langues parlées dans la ville de naissance de Miano – le terme utilisé comme équivalent d’histoire pour désigner des événements survenus ou supposés l’être, “est aussi bien utilisé pour relater un épisode de guerre que pour se référer à un chapitre de l’Évangile”¹. Le choix de Miano semble être du même ordre et s’inscrit dans une tradition autre, la sienne. De plus, elle rappelle que les mythes et légendes définissent les peuples, les constituent, autant que l’histoire. Et si l’auteure les interroge dans son récit, c’est pour la place qu’ils accordent “à la figure féminine ou au principe féminin [qui] justifie que les Subsahariennes s’autorisent à penser leur expérience en toute autonomie” (p. 37). L’auteure n’ignore pas la diversité des versions de ces histoires transmises oralement. Justement, c’est dans cette “large palette de probabilités” (p. 156) qu’elle puise dans la tradition orale que Miano réactualise certaines légendes. Ainsi, lorsqu’elle aborde le récit d’Araweelo, dont il est précisé qu’elle fut intronisée en l’an 15, elle récupère deux versions des prouesses de cette reine des Somalis, connue pour sa fureur castratrice qui ne prit fin que lorsqu’elle fut assassinée par son propre petit-fils. Or, la version la plus répandue reprend de manière littérale les

1 BEKOMBO, Manga (éd.). 1993. *La Fantastique histoire de Djèki-la-Nambé*, Paris, Classiques africains, 27-28.

amputations de la reine aux hommes de son royaume, délaissant une version orale féminine où la castration se transforme en rumeurs utilisées par la souveraine afin d'inquiéter ses ennemis et que Miano reprend à son compte, pour cette autre langue des femmes.

Si Miano ne se cantonne pas aux versions les plus populaires, c'est parce qu'elle dépoussière ces représentations à sa manière, en interprétant leurs vies, en donnant de l'importance à certains éléments enfuis ou délaissés parce qu'ils n'adhèrent pas toujours aux représentations idéalisées dont certaines d'elles jouissent actuellement dans leur pays. En effet, les figures féminines que Miano récupère dans une "respectueuse irrévérence" (p. 28) alternent entre modèles exemplaires et modèles à déconstruire et à reconstruire sans toutefois les idéaliser. Bien qu'elle comprenne le besoin de ses consœurs de se fabriquer des héroïnes, Miano revient sur certaines de ces légendes converties en symboles nationaux, surtout lorsqu'elles se sont érigées en guerrières prêtes à se sacrifier pour repousser ennemis voisins ou coloniaux. Parmi ces femmes de pouvoir qui occupent la première partie de l'essai, l'auteure distingue celles qui prirent les armes pour se défendre de celles qui exercèrent un pouvoir dominant sur leur peuple. Les reines positives de Miano sont celles qui se sont inquiétées du bien-être des leurs –sans minimiser leurs habilités guerrières et politiques–, comme Tassi Hangbe de l'actuel Bénin (XVIIIe siècle) qui permit aux femmes d'accéder à des métiers artisanaux jusqu'alors réservés aux hommes et travailla pour faciliter l'eau potable à la population.

Les autres sont l'occasion pour Miano de remettre en cause le bien-fondé de leur choix comme symboles nationaux ou ancêtres féministes. Elle se penche longuement sur l'histoire de Njinga Mbande d'Angola et un événement clé de sa vie. Njinga, reçue par le vice-roi du Portugal, alors qu'aucun fauteuil n'était prévu en son honneur, exigea d'un regard à une de ses servantes de lui servir de siège. Ce geste qui défie les hommes et la domination coloniale et participe à la mythification du personnage cache, selon Miano, le passé esclavagiste de la reine qui n'hésite pas à traiter ses sujets comme des objets qu'elle abandonne ensuite aux ennemis. Toutefois, les failles du passé de ces icônes féminines, que Miano pointe du doigt, ne justifient pas leur mise à ban: chacune d'elles est la preuve de l'existence "d'une grande variété de figures féminines dans l'histoire subsaharienne" (p.155). Chacune, à sa manière, rappelle que la femme subsaharienne a hérité d'un passé qui l'éloigne de l'image de victime que Miano se refuse à accepter. Les femmes que nous présentent Miano, "ne sont pas du deuxième sexe" (p. 102).

Cette affirmation qu'elle fait au détour d'une référence à la reine Pokou, celle qui guida son peuple jusqu'à une autre terre, résume un des fils qui sous-tend l'ensemble de *L'Autre langue des femmes*: le rejet d'un féminisme occidental ethnocentré qui fait des femmes subsahariennes "les misérables, les opprimées par excellence, les victimes d'une histoire qui se serait jouée sans elles" (p. 14). Proposer une réhabilitation du passé qui permettent aux femmes africaines d'occuper une place dans l'Histoire universelle est une manière pour Mia-

no de déconstruire cette image faite de stigmates en partie fruit d'un discours forgé autour de la notion d'égalité hommes-femmes. L'égalité est au centre même de la longue histoire de désaccords entre féministes occidentales et subsahariennes. Certaines parmi ces dernières préfèrent, rappelle Miano, à celle d'égalité la notion complexe de complémentarité, qui serait plus à même de désigner les réalités des rapports hommes-femmes du Continent. Dans cette optique, Miano entreprend son voyage spatio-temporel dans un monde majoritairement féminin qui ne s'en prend pas aux hommes et souvent ne les convoque que pour souligner comment la colonisation a modifié les rapports entre les deux sexes.

Le féminisme dit africain formule l'exigence d'une reconnaissance de l'apport et de la place des femmes dans la société, sans faire appel à la notion d'égalité. La voix des femmes, loin d'être partout étouffée dans l'Afrique ancestrale, même au sein de sociétés patriarcales, est systématiquement reléguée au second plan dans l'univers colonial (p. 47).

Miano a beau souligner les difficultés d'une entente entre les Subsahariennes et les Occidentales, elle invite ces dernières à se décentrer, unique chemin possible pour atteindre cette sororité universelle qu'elles prônent et pour cela, il leur faut écouter cette autre voix des femmes. Cette question de la sororité s'insinue tout au long de l'essai comme un point essentiel de la grammaire que l'auteure échafaude pour son autre langue. Tandis qu'elle doute de son existence entre Occidentales et Subsahariennes, dans la deuxième partie beaucoup plus courte de l'essai, elle s'interroge sur sa présence dans le monde subsaharien. Ainsi, les mouvements sociaux féminins anticoloniaux comme les Aba Women's Riots (Nigeria, 1929) ou l'Anlu rebellion (Cameroun, 1958-1961) servent-ils à Miano d'exemples de solidarité entre femmes pour qui il s'agissait avant tout de défendre un domaine féminin qui existait avant la colonisation. Mais, sans cesse réticente à l'idéalisation, l'auteure ajoute en contrepoint à ces actions collectives le cas plus connu des Nanas Benz dont elle souligne que les préoccupations économiques les ont détournées de toute initiative en faveur du bien-être des femmes de leur pays.

La démarche de *L'Autre langue des femmes* semble inspirée par le projet décolonial qui propose, entre autres choses, le communautaire comme une alternative au capitalisme (Walter Dignolo). A cet égard, la conclusion de l'essai tend les ponts entre l'Afrique et le Sud global, en faisant un détour par les Afrodescendantes d'autres lieux, comme les guerrières afro-brésiliennes ou certaines figures emblématiques de Jamaïque, Cuba ou des îles Vierges. Alors qu'elle conteste une colonialité du savoir, de l'être et du genre, Miano offre une réflexion sur les possibles apports d'un regard autre. Ce regard frontalier ne va pas sans rappeler le titre de son essai *Habiter la frontière* dans lequel elle affirmait appartenir à une génération de Subsahariens "suffisamment bien dans leur peau pour explorer les zones les plus ténébreuses de leur expérience". Et ce projet, elle le mène à terme dans son *Autre langue*,

à la fois qu'elle récupère du passé de son Continent des zones lumineuses de l'Histoire de ses femmes. Dans ces histoires qu'elle ressuscite, on devine la romancière Miano.

MYRIAM MALLART BRUSSOSA

Universidad de Barcelona